

# Des déchets, des taupes et des hommes

**SCÈNES** Salles bondées pour le démarrage du Kunstenfestivaldesarts

► Files d'attente devant toutes les salles pour le premier week-end du Kunstenfestivaldesarts.  
► Un mois de découverte débutant avec Philippe Quesne, Edith Kaldor, Toshiki Okada et Sarah Vanhee.

Fréquenter le Kunsten, c'est comme avoir un ami qui a un sacré caractère. C'est côtoyer quelqu'un d'entier, sans concession, qui ne fait jamais rien comme tout le monde. Quelqu'un qui n'a pas peur de ses convictions. C'est forcément parfois incompatible avec ce qu'on est, mais c'est aussi pour cette relation tumultueuse, intense, propre à vous remettre en question qu'on l'aime et qu'on ne couperait jamais les ponts. Bref, avec le Kunsten, ça passe – ce fut le cas d'*Oblivion* de Sarah Vanhee – ou ça casse (lire ci-contre), mais quand ça passe, la rencontre vous transforme véritablement.

Jusqu'au-boutiste, radicale, Sarah Vanhee est le parfait exemple de personnalité « kuns-tienne ». Le point de départ de son *Oblivion* ne manque en tout cas pas d'interpeller. L'artiste belge a gardé tout ce qu'elle aurait normalement jeté en un an de vie personnelle et professionnelle. Objets, emballages, e-mails, pensées : tous ses débris matériels, virtuels ou corporels ont été triés et archivés. Avec l'aide d'une gestionnaire de déchets, elle a rangé ce qui était non périssable dans des caisses, photographié ses déchets organiques et tenu un journal sur ses défécations. Pendant deux heures et demie – difficile de faire plus court



Sarah Vanhee explorant un an de sa vie. © PHILIPPE DEPREEZ.

quand on part du principe de ne rien jeter –, Sarah Vanhee déballe tout cela devant nous, étalant minutieusement chaque résidu sur le sol, tout en ressuscitant par la parole ce qui a constitué sa vie pendant un an.

Non seulement la performance physique, sorte de logorrhée résiduelle, est impressionnante, non seulement elle donne lieu, au final, à une installation plastique (c'est presque beau de voir cet océan de restes qui raconte fidèlement, crûment, une vie), mais le spectacle interroge aussi l'enjeu existentiel que représentent nos déchets. Le déchet est constitutif de ce que nous sommes. Il suffit pourtant de voir le bon paquet de spectateurs qui sort ostensiblement de la salle quand l'artiste se met à décrire longuement ses excréments pour comprendre que cette question dérange. Merde, sang, sperme, moisissure, placenta : notre société hygiénique s'est arrangée pour nous faire oublier ces déchets que nous rejetons. Même quand on meurt, des professionnels se chargent de l'évacuation de notre corps. Avec *Oblivion*, Sarah Vanhee interroge ce qui

nous appartient ou pas, ce qui est utile ou pas, ce qui a de la valeur ou pas, ce qui est mauvais, sale, ou pas. Elle a lu *Histoire de la merde* de Dominique Laporte, s'est penchée sur l'histoire sociale des déchets, a décortiqué la société du tout-jetable instaurée par les années 50-60, le consumérisme qui l'a accélérée, les rapports géopolitiques qui voient l'Occident amonceler ses immondices dans les pays du tiers-monde mais rejeter les flux de réfugiés. Exigeant mais surtout fascinant, *Oblivion* résume tout cela, partant de ce « rien » normalement insignifiant pour en faire un « tout » renversant ! ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 16 mai à la Raffinerie, Bruxelles.  
www.kfd.a.be

SUR LES AUTRES SCÈNES DU KUNSTEN

## Philippe Quesne, barré et déjanté

On attendait Philippe Quesne et sa *Nuit des taupes* avec une évidente curiosité. Comment faire un spectacle de 1h45 avec, pour seuls interprètes, sept taupes géantes ? Bon, d'accord, chacune d'elles est « habitée » par un acteur ou un musicien de la troupe (sacrée performance physique), mais les personnages restent quand même des taupes. Et leur langage n'est fait que de grognements et de gargouillis. Pourtant, à l'arrivée, le pari est (presque) gagné. Le seul bémol viendra d'une dernière partie un peu tirée en longueur avant un final aux allures de célébration rock. Mais avant cela, il y aura eu une multitude de scènes d'anthologie : la première apparition des taupes, leurs plongées, glissades et autres acrobaties, leur manière de jouer avec de blocs de roche (en mousse) et des vers de terre (géants eux aussi)... La vie de ces taupes n'est pas très différente de la nôtre, hormis le fait qu'elles ont une très mauvaise vue et de longues pattes griffues pas idéales pour jouer de la guitare ou de la batterie. Elles y parviennent pourtant et livrent notamment une version hilarante de « Ne me quitte pas » après la mort de l'une d'elle donnant lieu à une scène digne d'*Urgence*. Barré et déjanté, sombre et hilarant, ce nouveau délire de Philippe Quesne n'a pas que des qualités, mais on en oublie vite les défauts.

J.-M.W.

Jusqu'au 9 mai au Kaaaitheater.

## Edith Kaldor, la solitude du digital

Avec *Web of Trust*, Edith Kaldor scrute l'ultra-solitude de notre monde digital en nous conviant à la séance online d'une communauté réunie en un réseau de solidarité à travers le monde. Sur le plateau, deux artistes pia-notent en direct sur un ordinateur, dialoguant

sur un écran géant avec d'autres utilisateurs du réseau « web of trust », censé rassembler les personnes selon leurs besoins pour les aider à s'entraider. Hélas, on ne comprend pas toujours ce qu'ils disent, les traductions improvisées sont approximatives, les requêtes tombent un peu à plat par manque de ressources, et le système semble trop brouillon pour créer une véritable émulation. On a alors envie d'enjoindre à ces individus d'éteindre leur écran pour aller frapper à la porte du voisin, lui offrir de prendre un verre et lui demander un coup de main, tout simplement.

C.M.A.

Jusqu'au 15 mai au Théâtre de la Vie

## Toshiki Okada, la vie après Fukushima

Habitué du festival comme les deux précédents, Toshiki Okada creuse depuis plusieurs années le même sillon. La vie de ses compatriotes après le tsunami et Fukushima. Dans *Time's Journey Through a Room*, il met en scène un trio : un homme et deux femmes. Il vit seul dans son appartement depuis la mort de son épouse. Avant de décéder, celle-ci avait enfin trouvé la joie et l'espoir suite au tremblement de terre. Depuis, elle est là, s'enthousiasmant pour tout aux côtés de son mari veuf qui ne la voit plus. Une autre femme arrive, bien vivante celle-là. Avec qui il envisage de reconstruire sa vie. Sans véritable passion ni espoir en l'avenir. Juste pour ne pas être seul. Le thème est beau et porteur, la scénographie poétique et séduisante, les acteurs parfaitement crédibles, mais nous n'avons jamais réussi à nous sentir impliqués dans leur voyage en chambre.

J.-M.W.

Jusqu'au 12 mai au Beursschouwburg

## Retour quatre étoiles pour Radiohead

**MUSIQUE** Le groupe a sorti son neuvième album

Après plusieurs mois de spéculations et une semaine de teasing durant laquelle le groupe a joué à cache-cache avec ses fans tout en dévoilant deux nouveaux titres, le neuvième album de Radiohead est disponible sur la Toile.

Sur la forme, ceux qui furent des pionniers de la sortie surprise la jouent finalement assez sobre... et roulent pour Apple. *A Moon Shaped Pool* est en effet disponible sur Apple Music et iTunes. Ainsi que sur le site web du groupe et ce en plusieurs versions : luxueuse (double LP, double CD dont un d'inédits, livre de visuels de 32 pages...), CD, vinyle ou, pour ne pas devoir attendre, en téléchargement. Pas de Spotify ni de Deezer pour l'instant. L'album sortira en magasins le 17 juin prochain via le label indépendant XL.

Sur le fond, *A Moon Shaped Pool* se démarque de *The King of Limbs*, l'album précédent sorti en 2011 et qui n'aura pas laissé un souvenir impérissable, d'aucuns le jugeant trop expérimental. Ici, le format chanson est favorisé, les mélodies sont limpides, splendides, et le tout repose sur un équilibre parfait entre électrique, acoustique et électronique avec, et c'est la nouveauté, la parcelle d'inédit qui permet à *A Moon Shaped Pool* d'être plus qu'un simple « nouveau » Radiohead, des in-



Sur ce nouvel album, le format chanson est favorisé, les mélodies sont limpides. © DEWEZ.

grédients issus de la musique classique et contemporaine.

C'est à Jonny Greenwood qu'on doit ces arrangements de cordes qui traversent le disque et lui donnent une atmosphère éthérée. Pendant que Thom Yorke tournait avec Atoms for Peace, le guitariste collaborait en effet avec des musiciens classiques avec lesquels il élaborait des bandes-sons pour les films de Paul-Thomas Anderson.

Quoi qu'il en soit, après quelques écoutes, ce disque est une belle réussite. Qui prouve une nouvelle fois, s'il en était encore besoin, que Radiohead est le groupe rock le plus important de ces vingt dernières années. ■

DIDIER ZACHARIE

Notre critique détaillée de *A Moon Shaped Pool* sur <http://blog.lesoir.be/frontstage/>

## À GAGNER SUR RADIO CONTACT

**LE CONCERT PRIVÉ DE PUGGY DANS VOTRE VILLE !**

**radio CONTACT**

**feel good**

ÉCOUTEZ RADIO CONTACT DU 9 AU 20 MAI ET SOUTENEZ VOTRE VILLE POUR GAGNER LE CONCERT

INFOS & RÉGLEMENT SUR RADIOCONTACT.BE

22319130